

Les reconnaissances de cavalerie sortaient chaque jour de Cordoue et poussaient jusqu'à la Carlota, sur la route de Séville, sans rencontrer l'ennemi. Ce n'est pas que la Junte suprême restât dans l'inaction; elle se hâta de compléter les anciens cadres et d'en former de nouveaux. Des trains d'artillerie furent organisés et la cavalerie fut remontée avec une rapidité que donne seul l'amour de la patrie. Les Andalous se rendaient en foule à son appel. Aussitôt que la nouvelle de la déroute d'Alcolea fut parvenue à Séville, elle envoya le brigadier des armées, marquis de Coupigni, à Ecija, pour rallier les fuyards. Les troupes de l'ancienne division Solano et du camp de Saint-Roch se portèrent à Utrera et à Carmona. La division de Grenade pressa son organisation; le bruit courut que Castaños, nommé par la Junte général en chef des armées nationales, allait attaquer les Français.

Il parvint au général Dupont quelques nouvelles de cette organisation. Il prit le parti de

rouvrir ses communications et de se rapprocher de ses renforts. Le 16 juin au soir, il abandonna Cordoue, et le 19 il arriva, sans avoir été suivi, à Andujar où il prit position. En se rapprochant des attroupe mens d'insurgés qui avaient inquiété ses derrières, il détacha contre ceux de Jaën un fort détachement commandé par le capitaine de frégate Baste, bon officier de guerre, passé de la marine à l'armée de terre. Les insurgés furent culbutés et repassèrent le Guadalquivir. L'intention du général était que la ville de Jaën fût punie et qu'elle fournît des vivres à l'armée. Le succès avec lequel les soldats s'acquittèrent de la première partie de cette commission empêcha de remplir la seconde. Jaën fut puni, et l'armée n'en tira pas une seule ration de pain.

L'EXPÉDITION sur Valence devait, d'après les instructions données par l'Empereur, marcher de front avec celle d'Andalousie; elle fut con-

fiée au maréchal Moncey, duc de Conégliono. S'il y avait parmi les généraux français un homme propre à rallier les esprits au gouvernement qu'on voulait établir, c'était bien le maréchal Moncey. Ce vieux guerrier était honoré de tous par sa chevalerie, son amour du bien public et son fanatisme de probité. Les Espagnols vénéraient en lui le général qui, ayant envahi en 1795 la Navarre et la Biscaye à la tête d'une armée républicaine, avait marqué des égards constans aux agens du gouvernement, aux grands, aux prêtres, et avait fait que les croix étaient restées debout sur les grands chemins. Depuis le traité de Bâle, toutes les fois que l'Espagne avait été près de l'obligation de donner passage sur son territoire à une armée française, pour aller en Portugal, Charles IV avait demandé que Moncey en eût le commandement. Le maréchal rendait avec usure les sentimens qu'on lui portait. Depuis qu'il avait passé les Pyrénées à la tête du corps d'observation des côtes de l'Océan, il avait protégé le

peuple sans cesser d'être le père des soldats. Au 2 mai, il ne s'était montré que pour diminuer le mal et arrêter l'effusion du sang. Si Moncey n'eût pas été Français, il eût voulu être né Espagnol.

Les préparatifs de l'expédition se firent dans les derniers jours du mois de mai. Avant qu'ils fussent achevés, on apprit à Madrid que Valence était en révolution. Déjà le 25 du mois, le peuple, lisant dans les gazettes l'abdication forcée de Ferdinand VII, avait déchiré les proclamations de Murat, détenu un convoi de fonds destiné pour Madrid, et juré de délivrer et venger son Roi prisonnier. Les autorités n'avaient pu se défendre de céder au vœu public. La population active s'enrôlait dans quatre divisions correspondantes aux quatre quartiers de la ville.

Le comte de Cervellon, lieutenant-général, avait été investi du commandement militaire en place du comte de la Conquesta, capitaine-général des royaumes de

Valence et de Murcie, qui ne jouissait pas au même degré de la confiance publique.

La route de Madrid à Valence se partage à Taranoon (petite ville située à trois lieues au-delà du Tage) en deux embranchemens. L'un des deux traverse l'extrémité du plateau de la Manche, dépasse la hauteur de Valence du côté du midi, entre dans les montagnes entre Albacète et Almanza, et passe ensuite le Xucar, près de son embouchure. L'autre embranchement, plus anciennement tracé, s'enfonce plutôt dans la montagne, et, pour cette raison, est plus étroit, et offre moins de facilité pour le passage des voitures. Il laisse à six lieues, à gauche, la ville épiscopale de Cuenca, située sur le Xucar, avec laquelle les communications sont faciles.

Le maréchal Moncey partit de Madrid ¹ le 4 juin, emmenant avec lui la première division de son corps d'armée, forte de six mille hom-

¹ Voyez la carte, n° I.

mes, commandée par le général Musnier de la Converserie, la brigade de cavalerie légère du général Vathier, qui n'avait que huit cents chevaux, un train de seize bouches à feu et cinquante mille rations de biscuit. Deux bataillons des gardes espagnoles et wallonnes, et les trois compagnies des gardes-du-corps du roi d'Espagne devaient le rejoindre en route : on le prévenait que la division Chabran de quatre mille deux cents hommes appartenant au corps d'observation des Pyrénées-Orientales, se portait de Barcelone sur Tortose, où elle serait à sa disposition. Le maréchal avait l'ordre de prendre le chemin de Cuenca. Si, à son arrivée dans cette ville, les troubles de Valence étaient apaisés, il s'y arrêterait et se contenterait d'envoyer à Valence les troupes espagnoles pour renforcer la garnison et surveiller la côte. Si les troubles continuaient, le maréchal enverrait au général Chabran, à Tortose, l'ordre de continuer sa marche, et il combinerait la marche de cette division avec celle de son propre

corps de troupes, de manière à se présenter réunis devant les murs de Valence.

Les Français arrivèrent le 11 juin à Cuenca; ils trouvèrent chez les habitans, au lieu de vivres que l'intendant avait l'ordre de faire préparer, un accueil froid et des dispositions voisines de l'insurrection. Les troupes espagnoles de la maison du Roi, qu'on envoyait de Madrid pour renforcer l'armée française, étaient passées en désordre, et par des chemins de traverse, à droite de la ville; elles prirent le chemin de Valence, et les Français s'attendirent à combattre dans les rangs ennemis ceux qui devaient marcher sous leurs drapeaux. Tout annonçait que l'expédition ne s'achèverait pas d'une manière pacifique. Moncey envoya au général Chabran, à Tortose, l'ordre de se porter sur Castellon de la Plana, pour se raccorder ensuite de Requeña avec lui, et marcher en avant de concert. Le maréchal demanda en même temps au grand-duc de Berg qu'une colonne fût dirigée de Madrid sur Al-

bacète pour couvrir sa droite et servir de point d'appui à ses opérations ultérieures.

Les troupes restèrent huit jours à Cuenca. Murat, plein de cette idée qu'il ne cessait d'énoncer, que, depuis le 2 mai, l'Espagne était conquise; que trois mille hommes étaient plus qu'il ne fallait pour éteindre les révoltes des provinces insurgées, et qu'on pouvait se promener seul partout ailleurs, comme dans un pays ami; jugeant que cette marche était trop lente, envoya au maréchal le général de brigade Excelmans et plusieurs officiers, pour l'engager à presser son mouvement et remplir différentes missions de confiance. Excelmans, officier de cavalerie d'un élan remarquable, devait prendre le commandement de l'avant-garde du maréchal, et imprimer aux mouvemens une allure plus déterminée. Lui et ses compagnons étant arrivés le 16 dans le village de Saelices, près de Tarancon, eurent une querelle à la poste avec des paysans, et furent conduits prisonniers à Valence.

Ainsi l'insurrection était en même temps derrière et devant. Les progrès de la marche rendaient chaque jour la chose plus sensible, et certes, en cet endroit la conduite des troupes était loin d'avoir provoqué l'indignation du peuple, car leur général en chef leur faisait observer la discipline, et le soin de la discipline était le principal motif qui lui avait fait ralentir sa marche. Les Français ne trouvèrent point d'alcade à Buenache de Alarcon. Il avait pris la fuite ainsi que les principaux habitans. Au gîte suivant, Motilla del Palancar, l'émigration fut encore plus considérable. A Miglanilla, village qui est déjà dans les montagnes escarpées, dites de las Lacheras, pas un seul habitant ne resta dans sa maison. C'était un signe qu'on était près de combattre.

CEPENDANT la révolution avait pris parmi les Valenciens, hommes inconstans et mobiles, un caractère atroce. Le brigadier des

armées, don Fernando Saavedra, fut massacré par la populace sous les yeux du comte de Cervellon, qui fit de vains efforts pour le sauver, et cet assassinat, accompagné de circonstances atroces, fut le signal d'une série de crimes. Il vint de Madrid à Valence un monstre de l'espèce de ceux que vomissent les révolutions les plus généreuses, pour fournir des moyens de récrimination aux ennemis du bien public. Il s'appelait Balthazar Calvo, et était chanoine de Saint-Isidore. Cet homme proclamait les droits du peuple et la vengeance nationale avec une véhémence qui lui concilia l'affection de la multitude. Quarante assassins se groupèrent à ses côtés. Fort de cet appui, Calvo injuria la Junte qui n'avait pas voulu l'admettre dans son sein, lui enleva le pouvoir, et acquit, sous le titre de représentant du peuple et de Ferdinand VII, un tel pouvoir que l'intendant lui rendait des comptes, que les chefs militaires recevaient ses ordres, et que l'archevêque lui-même était

forcé de lui donner les signes extérieurs de la considération.

Plus de deux cents Français négocians et établis depuis long-temps à Valence , étaient enfermés depuis le commencement de l'insurrection dans la citadelle. Calvo leur fit dire qu'on voulait les assassiner et qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre , pour éviter la mort , que de s'enfuir. Pendant qu'ils s'y préparaient , le monstre répand le bruit que les prisonniers cherchent à se sauver. Puis il accourt avec ses sicaires , s'empare facilement de la citadelle gardée par un détachement d'invalides , ordonne de charger les canons et les fait pointer sur la ville. C'était le soir du 5 juin , jour de la Pentecôte. Les magistrats , le capitaine-général , la force armée accourent pour rétablir l'ordre. Les communautés religieuses apportent les images de la Vierge et le Saint-Sacrement au milieu des assassins , espérant que leur fureur s'arrêtera. Tout fut inutile. Les malheureux Français furent mas-

sacrés par ceux même qui depuis longues années avaient habité avec eux, et peut-être même vécu de leur bienfaisance. Quelques-uns, que des Espagnols charitables avaient soustraits à cette Saint-Barthélemy, trouvèrent le lendemain, près de la place des Taureaux, une mort plus cruelle encore que celle de leurs compagnons, parce qu'elle se fit attendre plus long-temps.

Alors Balthazar Calvo, au nom de Ferdinand VII et avec le titre usurpé de représentant du peuple, s'érige en souverain de Valence; il mande en sa présence le capitaine-général, et le menace de mort en cas de désobéissance; il force l'intendant à lui donner de l'argent; il ne craint pas d'adresser à l'archevêque des messages insolens. Par son ordre, une Junte va être organisée pour remplacer l'ancienne qu'il vient d'abolir.

Mais les magistrats opprimés et menacés reprirent courage; ils trouvèrent le moyen de faire sortir le tyran de la citadelle où il don-

nait ses ordres. Pour la première fois, on osa lui reprocher ses crimes. Calvo fut arrêté, et afin que la populace, dont la fureur était neutralisée, ne tentât pas de le délivrer, on l'envoya dans une prison de l'île de Mayorque, appelée la Tour-de-l'Ange. Pendant qu'il était détenu, la Junte fit son procès. Le Robespierre de Valence fut condamné, à l'unanimité des voix, à être étranglé. Après le supplice, on rapporta son cadavre dans la ville où il avait commis tant d'atrocités, et on l'exposa sur la place de Saint-Dominique, en face de la citadelle, avec une inscription qui disait : *Traître à la patrie et chef d'assassins.*

Il est rare que les convulsions populaires, quelque atroces qu'elles puissent être, nuisent à la défense de la cité : tout au contraire, les passions exaltées se tournent ordinairement avec plus de violence contre l'attaque des ennemis extérieurs. Lorsqu'on apprit à Valence que les Français avaient passé le Tage, l'ardeur belliqueuse des habitans prit un nouvel

essor ; on pensa à défendre, non-seulement la ville, mais le pays tout entier ; on fortifia les défilés par lesquels on va en Catalogne. Des troupes furent envoyées à Almanza, pour, conjointement avec celles de Murcie, envoyer des avant-postes sur Chinchilla et Albacète. Les plus sérieuses dispositions de défense furent faites dans les défilés de la Castille par où on savait que le maréchal Moncey se dirigeait.

DEUX ou trois mille paysans armés, appuyés par un corps de sept à huit cents soldats de ligne suisses, attendaient l'ennemi au pont de Pajazo, derrière le Cabriel. Ils fondaient leur espoir de défense sur un peu de terre remuée, en guise de tête de pont, et sur quatre canons dont ils espéraient faire usage, tandis que leur ennemi ne pourrait pas en amener. Le Cabriel coule dans un vallon enfoncé entre des montagnes. La route n'est en cet endroit qu'un sentier tortueux, et en partie roide, aboutissant près de la Venta de los Contreros, au pont de

Pajazo , qui est construit en pierre comme presque tous les ponts d'Espagne, et n'a qu'une seule arche.

Les Français furent en présence le 21 au matin. L'artillerie eut des obstacles à surmonter pour arriver sur le terrain. Le général de brigade Couin, commandant de cette arme, parvint cependant à amener dans les rochers deux pièces de 8 et un obusier, qui battirent les derrières du pont. Dès que le feu fut ouvert, le maréchal lança deux bataillons en colonne sur la tête de pont, pendant qu'un détachement d'infanterie passait le Cabriel à gué. Les Espagnols furent forcés; ils se replièrent avec perte de trois pièces de canon, vingt hommes tués et dix-huit prisonniers, sur la position de Cabrillas, où leur armée était retranchée. Les Français perdirent neuf hommes tués ou blessés. Deux cent trente-trois Suisses ou gardes-espagnoles passèrent dans le camp du vainqueur.

LA masse de montagnes calcaires connues sous le nom de *Cabrillas*, à cause du grand nombre de chèvres (*cabras*) qui y paissent, forme comme un rempart épais qui borde à l'ouest le royaume de Valence. Il n'y a qu'un chemin par lequel il soit possible de traîner le canon, et ce chemin, entaillé dans le roc, gravit et descend alternativement en pentes très-roides. L'armée valencienne s'était retranchée sur le passage principal, entre Siete-Aguas et la Venta de Buñol. Il y avait des lambeaux des gardes-espagnoles, du régiment d'America, des dragons de Numance et des régimens suisses de Reding n° 2 et de Preux, formant un total de deux mille hommes accourus des environs de Madrid un à un ou par détachemens. Le reste consistait en sept ou huit mille hommes de nouvelles levées, non encore vêtus de l'uniforme. Douze pièces de canon défendaient la position. Ce rassemblement de troupes était sous les ordres de don Josef Caro, homme de cœur et de ré-

solution, dont le nom était cher aux habitants du pays, à cause de don Ventura Caro, son oncle, commandant, en 1795, contre les Français, et mort depuis peu capitaine-général des armées.

Avec de pareils ennemis, le plus difficile, pour des troupes aguerries, était d'arriver jusqu'à eux. Les Français passèrent par Utiel, laissant à gauche la ville de Requena qui envoya sa soumission. On mit trois jours à faire venir l'artillerie du pont de Pajazo. Le 24, à midi, elle arriva à la Venta-Quemada. Le seul point par lequel on pût déboucher était plongé par une nuée de tirailleurs qui, du haut des crêtes, faisaient un feu très-vif. Le maréchal Moncey, dès qu'il aperçut le gros des ennemis, se détermina à les tourner; il détacha par sa gauche, sur la Sierra de los Ajos, qui domine du côté du nord le défilé de las Cabrillas, plusieurs compagnies d'élite qu'il mit sous les ordres du général de brigade Harispe, son chef d'état-major. Cette colonne escalada la mon-

tagne , repoussa les insurgés de rochers en rochers dans un espace de trois lieues , leur prit deux canons et un drapeau. Dès que son mouvement fut prononcé , le maréchal attaqua le défilé de front. Les Espagnols s'enfuirent en laissant sur le terrain tous leurs canons , leur bagage , cent morts et plus de cinq cents prisonniers. La perte des Français ne s'éleva pas à cinquante hommes tués ou blessés.

Les Français venaient de parcourir , au plus chaud de l'été , les plaines stériles et les montagnes arides et décharnées de la Vieille-Castille. Tout-à-coup , du haut des Cabrillas , se déploya devant eux le spectacle des campagnes luxuriantes de verdure et de richesse que les Espagnols , dans leur juste enthousiasme , appellent le jardin de Valence (*huerta de Valencia*). Les Israélites , sortant du désert et entrant dans la Terre promise , n'éprouvèrent pas une plus vive sensation de joie. Rien ne paraissait devoir s'opposer à l'entrée des troupes dans Valence. L'armée

battue avait disparu tout entière , à l'exception d'un bataillon suisse , qui , peu soigneux de conserver le renom de fidélité acquis aux hommes de son pays , passa des rangs des vaincus dans le camp du vainqueur. Constant dans sa bienveillance envers les Espagnols , Moncey renvoya dans leurs foyers les prisonniers qui ne portaient pas d'uniforme. Il invita le comte de la Conquesta , capitaine-général , et le comte de Cervellon , commandant les troupes , à le recevoir en ami , protestant de son désir de rétablir l'ordre et la tranquillité publique.

Il n'y a que sept lieues de Portillo de Cabrillas à Valence. C'était le cas de les franchir rapidement et d'entrer dans la ville avec les fuyards ; mais l'artillerie ne pouvait pas suivre : les voitures étaient brisées et avaient épuisé leurs rechanges. Le corps d'armée passa la journée du 25 à la Venta de Buñol , en attendant que les voitures le rejoignissent. Le 26 , il bivouaqua en avant de Chiva. Le 27

seulement il se mit en marche , avec l'espoir d'atteindre ce jour-là au but de ses travaux.

VALENCE a cent mille ames de population. Elle a une vieille enceinte en maçonnerie peu élevée , mais épaisse , bien conservée et flanquée de tours. La citadelle , petite et mal fortifiée , ne peut servir à rien pour la défense. Les faubourgs et les maisons de campagne s'étendent de partout jusqu'au pied des murs , de sorte qu'à une certaine distance on croit avoir sous les yeux une des plus grandes villes du monde.

Aussitôt que l'on sut à Valence la déroute de las Cabrillas , la Junte fit proclamer que les habitans de tout âge et de tout rang eussent à se rendre à la citadelle pour recevoir des armes. A ceux qui ne purent pas avoir des fusils , on donna des armes blanches , et même des lames d'épée dépourvues de poignées. On tira de la citadelle de gros canons que l'on plaça contre la muraille. La plus forte batterie fut

établie à la porte de Quarte, par laquelle les Français devaient arriver. On se mit à barricader les rues avec du bois de charpente et des décombres. On introduisit l'eau dans les fossés de la ville, et même on eut le temps de creuser des fossés en travers des grands chemins pour empêcher l'action de la cavalerie.

Les Français rencontrèrent, à une lieue et demie de Valence, les débris du corps qu'ils avaient combattu à las Cabrillas. Don Josef Caro s'était posté sur le bord d'un canal qui fait communiquer les eaux du Guadalaviar avec la Fera. Il tenait en force les écluses, et battait avec deux pièces de canon le pont coupé de la grande route, tandis qu'une nuée de paysans, blottis dans les chenevières et derrière les arbres dont la plaine est couverte, harcelait, par un feu très-nourri de tirailleurs, la marche des Français. Le maréchal fit avancer son artillerie et forma plusieurs colonnes d'attaque. En moins d'une heure, le canal fut franchi et la ligne ennemie forcée. On prit

cinq pièces de canon et un drapeau. Le pont était rétabli : on fut maître du village de Quarte.

Le 28, dès la pointe du jour, les Français continuèrent leur marche, constamment harcelés par le feu des paysans. Ils n'eurent pas de peine à rejeter dans la ville ce qui était dehors. Les habitans, sommés d'ouvrir les portes, répondirent qu'ils étaient déterminés à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. C'était la volonté du peuple ; l'archevêque, le capitaine-général, les grands et les riches ne pouvaient faire autrement que de s'y conformer.

A trois heures après midi, les troupes se massèrent derrière les enclos et les plantations, et formèrent, à demi-portée de canon des portes de Saint-Joseph et de Quarte, des colonnes d'attaque par échelons. Deux batteries dirigent leur feu sur ces deux points. Quatre compagnies de voltigeurs embrassent le front d'opération pour attirer et éparpiller

l'attention de l'ennemi. A un signal convenu, les colonnes s'élancent avec l'impétuosité française. Déjà les plus braves sont au pied des murailles. Les uns enfoncent la porte de Quarte ; mais ils trouvent derrière un barrage nouvellement construit. Ils cherchent à saisir les pièces de ce barrage ; les chevaux de frise sont remplacés aussitôt qu'on les arrache. A l'attaque de Saint-Joseph, les fossés pleins d'eau sont trop profonds pour qu'on puisse les passer autrement qu'à la nage. Que pouvaient contre des obstacles matériels de cette nature des troupes, quelque bien animées qu'elles fussent ?

Les Valenciens non plus ne manquèrent ni de valeur ni de discipline. Ils obéirent avec calme aux ordres que donnaient les chefs militaires et les magistrats. Leur artillerie vomissant la mitraille, et leur mousqueterie dirigée des remparts, des toits, des clochers, emportaient des rangs entiers d'assaillans. Ce ne fut bientôt, aux approches des deux por-

tes, qu'un monceau de morts et de blessés. L'artillerie de l'attaque fut en partie démontée par le feu supérieur, quant au calibre, au nombre et à l'emplacement des pièces de l'artillerie de défense. Cependant les Français ne perdirent pas de terrain tant que le soleil resta sur l'horizon.

A la nuit, la retraite se fit en bon ordre, et on se réunit dans le camp de la veille, entre Mislata et Quarte. Le corps d'armée venait de perdre près de deux mille hommes tués ou blessés. Au nombre des premiers se trouvaient le major Blanc, commandant le troisième régiment provisoire, le chef de bataillon Dumont, et plusieurs officiers. Parmi les derniers se trouvait le général du génie Casal. Les Espagnols, au contraire, ayant tiré toujours embusqués, avaient perdu peu de monde. Il ne restait pas à Moncey cinq mille cinq cents hommes en état de combattre. Il était surchargé d'ambulances, de parcs d'équipages. L'infanterie avait consommé beaucoup de

munitions, et l'artillerie en manquait. Les communications avec Madrid étaient perdues depuis plus de quinze jours. On savait que l'insurrection était à Cuenca et partout sur les derrières. On n'avait pas de nouvelles de la division Chabran, et il paraissait probable que pas un des messages qu'on lui avait adressés n'était parvenu. L'affaire de Valence n'était pas une affaire d'hommes, mais une affaire d'artillerie. Il y aurait pour le succès d'une seconde attaque de Valence moins de chances que pour la première, puisque le nombre des assaillans était diminué et le moral des défenseurs renforcé; et, réussit-elle, que deviendront cinq mille hommes jetés, à soixante lieues de Madrid, au milieu d'ennemis agglomérés, et sans être appuyés en arrière?

MONCEY eut un instant le projet de passer le Guadalaviar, d'aller chercher Chabran en Catalogne, et de revenir avec lui prendre Valence; mais en réfléchissant que ce général


n'était probablement pas arrivé à Tortose, il se décida à faire une retraite pure et simple ; et pour éviter les énormes difficultés du chemin par lequel il était venu, il résolut de prendre la route d'Almanza. En conséquence, et pour laisser les Valenciens incertains du mouvement qu'il allait faire, il prit, le 29 au soir, position entre Quarte et Torrente.

Le 30, on apprit que le comte de Cervellon s'était mis à la tête d'un corps disposé à empêcher les Français de repasser le Xucar. La nuit suivante l'armée décampa. Elle arriva le 1^{er} juillet au matin aux environs d'Albergea. Les Espagnols, au nombre de six mille, la plupart paysans armés, étaient avec deux pièces de douze derrière le Xucar, et tenaient à la rive gauche une espèce d'avant-garde. Les hussards français la mirent en fuite ; mais il fallait passer la rivière : le pont était coupé. On s'étendit sur la droite pour trouver un gué, et on ouvrit les écluses du canal de dérivation dit Acequia del Rey, afin de rendre le passage

plus facile. On se canonnait d'une rive à l'autre. Dès qu'on eut trouvé le gué, la cavalerie s'y précipita; l'infanterie suivit. Une partie du corps espagnol s'enfuit en désordre vers Alcira. Le reste, avec les deux canons, se retira par la grande route. Les habitans du pays dirent que Cervellon se proposait de défendre le Puerto d'Almanza, et que du royaume de Murcie, qui était derrière, il arrivait des renforts pour défendre le passage.

Les Français prirent position le 2, dans la nuit, au pied du Puerto. Le lendemain, ils marchèrent à l'ennemi. Deux ou trois mille échappés du Xucar qui se trouvaient là firent une faible résistance. Ils abandonnèrent leurs canons et se dispersèrent. Le corps du maréchal Moncey passa la journée dans la ville d'Almanza, célèbre par la victoire que remporta, en 1707, le maréchal de Berwick, à la tête des troupes françaises et espagnoles, sur l'armée combinée des Anglais, des Portugais et des Allemands.

Moncey continua, sans être inquiété, sa marche sur Albacète, ville de huit mille âmes, située à la bifurcation de la grande route de Madrid à Valence et à Murcie. C'était le point que le maréchal avait indiqué de Cuenca comme celui sur lequel on devait diriger de Madrid les renforts destinés à appuyer son mouvement par la droite. Il apprit, en y arrivant, que des corps de troupes françaises s'étaient montrés à Cuenca et à Yniesta.



LIVRE CINQUIÈME.



INVASION DE L'ESPAGNE.

SOMMAIRE.

Le corps d'armée des Pyrénées-Occidentales entre en opération. — Le maréchal Bessières envoie la division Verdier contre Logroño soulevée. — Ordre de l'Empereur pour apaiser la révolte de Santander. — Marche du général Merle. — Il reçoit contre-ordre. — Valladolid insurgée. — Le général Lasalle se porte sur Valladolid. — Torrequemada saccagée et brûlée. — Le général espagnol Cuesta défend la position de Cabezon. — Les divisions Merle et Lasalle se réunissent à Dueñas. — Attaque du pont de Cabezon et déroute des Espagnols. — Soumission de Valladolid. — Le maréchal Bessières fait marcher de nouveau sur Santander. — Les généraux Merle et Ducos dispersent l'ennemi et entrent dans Santander. — Effet que produit le 2 mai en Aragon. — Saragoce se lève. — Le peuple proclame Palafox capitaine-général. — Formation de l'armée d'Aragon. — Le général Lefebvre-Desnouettes marche sur Saragoce. — Combat de Tudela. — Passage du Xalon. — Combat devant Saragoce. — Détermination prise de défendre Saragoce. — Investissement de la place. — Insurrection de la Galice. — L'armée de Galice se forme à Lugo. — Blake, général en chef. — Réunion des forces de Blake et Cuesta. — Le maréchal Bessières concentre son corps d'armée. — Arrivée de la division Mouton. — Les généraux Blake et Cuesta prennent position à Medina de Rio-Seco. — Bataille de Medina de Rio-Seco. — Retraite de l'ennemi sur la route de Benavente. — L'armée française reçoit des renforts. — Siège de Saragoce. — Prise d'assaut du couvent de Saint-Joseph. — Arrivée du colonel Lacoste, aide-de-camp de l'Empereur. — Prise du couvent de Santa-Ingracia. — Ordre du roi Joseph de lever le siège. — L'armée française se retire sur Tudela. — Réflexions.

LIVRE CINQUIÈME.



INVASION DE L'ESPAGNE.



L'INSURRECTION était d'autant plus redoutable, qu'elle attaquait de plus près la base sur laquelle les Français opéraient en Espagne. Les soulèvemens de l'Andalousie et du royaume de Valence ne pouvaient qu'arrêter leurs progrès, tout au plus combattre leur avant-garde et les acculer sur les forces échelonnées en arrière. Des succès obtenus par l'insurrection en Vieille-Castille, dans les Asturies, en Aragon, en Biscaye et en Navarre, fermaient aux vaincus les défilés des Pyrénées, et transformaient pour eux en un tombeau la noble contrée que leur chef ambitieux avait considérée comme une proie si facile.

Le corps d'armée des Pyrénées-Occidentales fut chargé d'étouffer ce qu'on appelait la révolte dans le rayon d'activité de ses troupes, sur tous les points où les colonnes pouvaient aller, agir et frapper, sans craindre que leur retour fût empêché. Le maréchal Bessières dirigeait les mouvemens, et se tenait à son quartier-général de Burgos, prêt à se porter avec sa réserve, composée du régiment des fusiliers de la garde.

LA Rioja, une des provinces les plus fertiles et les plus peuplées de l'Espagne, était soulevée. Calahorra et Logroño étaient les principaux foyers de la rébellion. Des hommes ardents, et parmi eux un tailleur de pierre, avaient formé une Junte; ils avaient éloigné du pouvoir les magistrats et les propriétaires timides. Le général Verdier partit de Vitoria le 2 juin, avec deux bataillons et cent cinquante chevaux. Il investit Logroño le 6. Les Espagnols furent mis en déroute,